

MENSUEL  
**SOP**  
SERVICE ORTHODOXE DE PRESSE

Supplément au SOP n° 213, décembre 1996

**LA PERSONNE EN SOCIÉTÉ :  
LE POUVOIR ET LA FOI**

Communication d'Olivier CLEMENT,  
professeur à l'Institut de théologie Saint-Serge,  
au 9e Congrès orthodoxe d'Europe occidentale

(Saint-Laurent-sur-Sèvre, 1er-3 novembre 1996)

Service orthodoxe  
de presse et d'information  
14, rue Victor-Hugo  
92400 COURBEVOIE  
Tél. 01 43 33 52 48  
Fax 01 43 33 86 72

*Abonnements :  
Voir en dernière page*

Document 213.C

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Église orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être librement reproduits avec l'indication de la source : SOP. Placé sous les auspices de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

J'essaierai de parler de la relation du pouvoir et de la foi. D'abord je me demanderai ce que signifient ces deux mots. Ensuite j'insisterai sur l'apport original du christianisme. Enfin, je poserai la question : comment, aujourd'hui même, un chrétien peu-il tenter d'exercer et la critique et la pratique du pouvoir.

### Quel pouvoir, et quelle foi ?

Tout homme, par le fait même de son existence, détient un pouvoir, est pouvoir. Tout homme s'affirme en face du néant et en face de l'autre. En vertu de son être même, il exerce une action sur son entourage et sur le monde.

Le récit symbolique des origines, dans la Genèse, souligne ce pouvoir : "Dieu dit : faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance, et qu'il *règne...*" (Gen 1,26). "Alors Dieu créa l'homme à son image. Homme et femme il les créa. Et Dieu bénit et leur dit : ...remplissez la terre, *soumettez-la* et *réglez...*" (Gen 1, 27-28). Le vocabulaire de souveraineté ne doit pas être interprété ici dans la perspective de notre déchéance, c'est-à-dire d'une violence destructrice, mais dans une perspective "eucharistique", de transfiguration. Dans ce don d'un pouvoir créateur réside la ressemblance originelle de l'homme avec Dieu. Une force bonne, vivifiante, lui est offerte. La paternité-maternité qui assure à l'enfant les apprentissages indispensables, — et d'abord celui du langage —, entre l'ascèse et la tendresse, la distance et la proximité ; le pouvoir dans la société, pour assurer un minimum d'ordre et de paix, permettra la transmission d'une culture, d'une mémoire, et donc la volonté d'un avenir commun : la connaissance et la créativité comme embellissement et spiritualisation du monde ; tout cela est pouvoir, souveraineté d'être, comme le libre bondissement d'un cheval ou la forte stabilité d'un arbre. Avec en plus, chez l'homme, la conscience et le langage, le langage comme ouverture de la conscience, capacité de faire du monde une offrande et un partage, un dialogue des hommes entre eux et avec Dieu.

Nous le savons bien : il y a aussi, comme une mystérieuse antériorité à nos choix, le mystère du mal. Il y a le péché comme destruction originelle et permanente du rapport, encore plus originel, d'amour avec Dieu. Alors vient l'orgueil de se posséder soi-même, et la bonne puissance d'être est partiellement vampirisée par la soif de domination et d'écrasement de l'autre. Séparé de Dieu, donc voué à la mort, l'homme cherche à oublier sa précarité en exerçant sa domination. Il a besoin d'esclaves pour se croire dieu, c'est-à-dire immortel, lui, l'esclave de la mort. Dans la *Cité de Dieu*, saint Augustin a dégagé cette dialectique entre l'impuissance secrète et la violence affichée.

Besoin d'esclaves, besoin aussi d'ennemis. René Girard a montré comment, dans la plupart des sociétés, la violence, qui mine, voire interdit la vie commune, est rejetée aux frontières, exorcisée par la mise à mort du bouc émissaire. L'homme projette son angoisse sur l'autre et le tue pour tuer son angoisse.

Le pouvoir, originellement de vie, devient ainsi pouvoir de mort. Jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à la "monarchie nucléaire" du président de la République française, telle est bien la définition même du pouvoir : la capacité de donner la mort.

Une sorte de sacralité auréole ainsi le pouvoir. "Même un simple agent de police suscite d'autres sentiments qu'un homme ordinaire en veston" — ou en jeans —, notait Nicolas Berdiaev. Et pour celui-ci l'exercice du pouvoir déchu, pouvoir de violence et de domination, est lié à une sorte d'hypnose dans les masses...

Dans le monde pré-chrétien, la divinisation du pouvoir se réalisait ouvertement. Que l'on pense à l'apothéose de l'empereur romain, déclaré *divus* et *Pontifex maximus*. Le pouvoir qui se divinise et veut se faire adorer est *idolâtrique* : c'est la dénonciation constante de la Bible, de Nabuchodonosor à la Bête de l'Apocalypse, en sous-entendant le culte de César et de la déesse Rome. Idolâtrie à quoi la modernité s'est rouverte depuis la conception hégélienne, vulgarisée, de la manifestation de l'Esprit absolu dans l'histoire comme devenir collectif, qui s'est pleinement incarnée dans les totalitarismes de notre siècle.

Or, pour le Nouveau Testament, pour saint Paul en particulier, les puissances démoniaques sont invisiblement mais bien réellement présentes à l'arrière-plan de l'histoire. Les "chefs de ce monde" que mentionne la Première Lettre aux Corinthiens (2,8) ne sont pas seulement les souverains terrestres mais ces anges ambigus ou carrément déchus qui font du pouvoir idolâtrique une véritable possession.

Nous tenons désormais les maillons de la chaîne :

- le vertige de la mort et le pouvoir de donner la mort ;
- le besoin d'esclaves et d'ennemis ;
- l'exercice, sur les masses, d'une sorte d'hypnose et de possession magique par un pouvoir dont les détenteurs eux-mêmes sont des possédés (le dernier chaînon rejoignant le premier).

Et le tout s'entremêle à la bonne puissance d'être, capte et dévie son énergie sans parvenir à la supprimer car l'homme reste à l'image de Dieu et c'est le dynamisme même de l'image qui, dévié, suscite le désir d'auto-déification, d'auto-idolâtrie. Le pouvoir est ainsi à la fois le reflet de l'absolu et sa caricature, son usurpation démoniaque.

Pareille déformation coexiste avec une déformation symétrique de la foi. Dans les sociétés archaïques, y compris, jusqu'aux bouleversements contemporains, l'Inde et la Chine, la foi, tournée vers l'intériorité impersonnelle, cimente des cultures qui se veulent immobiles, se figent en hiérarchies et castes, infériorisent ou expulsent les déviants. L'histoire n'est pas fécondée, elle est niée, réduite à un processus de dégradation où seules seraient possibles des "restaurations" de plus en plus problématiques. L'intériorité bouddhiste en particulier est un gouffre où des cultures entières se sont englouties...

Toute autre, la révélation biblique, sémitique, du Dieu personnel, qui fait, jusqu'à aujourd'hui, le dynamisme de l'histoire universelle. Tant qu'elle ignore — ou bien oublie — la distinction du Royaume de Dieu et du Royaume de César, elle déchaîne, à travers la foi, une violence conquérante : soit pour assurer la "terre promise" au

"peuple élu", soit pour imposer la vérité aux infidèles. Islam et chrétienté se sont affrontés dans la même confusion. La violence de l'Occident — ou de la Russie — a trop souvent appuyé la mission chrétienne.

La sécularisation de la foi en idéologie nationaliste, au XXe siècle, exaspère plus encore cette violence destructrice. Car la foi, quand elle dégénère en simple appartenance, quand elle se lie au désir de simplification par là même, n'est plus que fanatisme. C'est pourquoi, si souvent aujourd'hui on la redoute : la chrétienté a laissé le souvenir de l'Inquisition, les idéologies totalitaires des camps d'extermination, le réveil de l'islam ne va pas sans agressivité, le sionisme de droite se montre aveuglément conquérant, les nationalismes religieux, notamment dans le monde orthodoxe, sont les plus redoutables.

### La révolution du Christ

La foi dont je voudrais parler maintenant est la foi évangélique, la foi proprement chrétienne. Adhésion personnelle à une présence personnelle voilée-dévoilée : celle du Dieu secret, inaccessible, qui se révèle, se donne, se rend participable en Jésus-Christ, sans perdre pour autant son secret. L'enseignement évangélique, en distinguant le Royaume de Dieu et le Royaume de César ouvre l'espace de la liberté de l'esprit, de la liberté de la personne. Le Royaume de César est à la fois désacralisé, limité et orienté. Légitime dans son ordre, illégitime quand il prétend se faire adorer, quand il se présente comme une totalité close, pseudo-divine. Quant au Royaume de Dieu, "il n'est pas de ce monde", il ne s'exprime pas selon les attitudes de ce monde, selon son pouvoir de mort. Pourtant, secrètement, sacramentellement, en transformant les cœurs (c'est-à-dire, bibliquement parlant, les intelligences), il féconde le monde comme création de Dieu, il le conteste et le mine comme réseau d'illusions, de mensonges et d'hypnoses.

Dans la perspective évangélique, le vrai pouvoir est celui du Dieu crucifié : un pouvoir qui veut l'altérité de l'autre jusqu'à se laisser tuer pour lui offrir la résurrection. Ainsi le pouvoir absolu, — celui de Dieu, du *Pantocrator* —, s'identifie à l'absolu du don de soi, au sacrifice qui communique la vie aux hommes et fonde leur liberté. Le Dieu incarné est "celui qui donne sa vie pour ses amis" et prie pour ses bourreaux.

Le pouvoir de Dieu signifie le pouvoir de l'amour. Par "folie d'amour", Celui qui est la Vie en plénitude devient pour nous la vie au cœur de la mort. "J'ai *pouvoir* de donner ma vie et j'ai *pouvoir* de la reprendre", dit Jésus (Jn 10,18). Ce paradoxe divin qui transcende les oppositions de la création déçue, celle de la vie et de la mort, de la remise de soi et de l'affirmation de soi, ce paradoxe qui est celui-là même de l'amour, si faible dans sa souveraineté, si souverain dans sa faiblesse, nous en trouvons l'expression admirable, violemment contrastée, dans la première lettre de Paul aux Corinthiens (1, 21-28) : "Il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie du message... Car ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes... Et ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre ce qui est fort...".

La *kénose*, l'évidement volontaire du Dieu incarné, révèle la vie même de la Trinité. Lorsque Jean, dans son Prologue, nous parle du Verbe *pros ton Theon*, tendu

vers le Père, il nous montre un Dieu qui s'ouvre, un Dieu où l'Un n'existe pas sans l'Autre, dans le sacrifice joyeux de chacun pour que l'autre soit. Un Dieu qui s'ouvre, un Dieu qui se donne : le fait que le pouvoir de Dieu soit celui de l'amour implique une limitation volontaire que Dieu s'impose pour donner à l'homme (et à l'ange) l'espace de sa liberté. Ou plutôt, c'est dans cette limitation que réside la véritable toute-puissance, que s'exprime le secret de Dieu comme don de soi, humilité, respect de l'autre jusqu'à la croix : "L'Agneau est égorgé dès le commencement du monde" (Apoc 5,6).

C'est pourquoi le mystère de la faiblesse de Dieu est celui de sa véritable toute-puissance : mystère mis en lumière par la vie, la passion et la croix de Jésus, mystère caché dans la profondeur de l'Eglise, dans l'existence crucifiée des saints.

Durant les affrontements qu'il a subis, Jésus a sans doute été tenté dans sa pleine humanité prise dans le contexte d'un peuple et d'une époque hantés par un messianisme guerrier, de prendre lui-même le pouvoir par les voies de la violence. Ce fut la séduction ultime qu'il repoussa au désert. En Galilée, il était entouré d'un puissant mouvement populaire qui voulait "l'enlever pour le faire roi" (Jn 6,15). C'est alors qu'il décida et de se concentrer sur le "petit troupeau" de ses disciples, et d'aller porter la lutte au cœur même du pouvoir : à Jérusalem, siège du pouvoir religieux juif, qui se servait de Dieu pour asservir l'homme, et du pouvoir politique romain, qui asservissait l'homme pour se faire Dieu. Alors la Croix, la Résurrection, la Pentecôte, le jaillissement de la grâce comme force purement bonne, vivifiante, au-delà des ambivalences du monde déchu où la vie ne va jamais sans la mort, l'amour sans la haine, la force sans la violence...

En Christ, sous le vent de l'Esprit, nous sommes appelés à participer à cette force, à ce pouvoir sacrificiel et salvateur. "A tous ceux qui l'ont accueilli il a donné *pouvoir* de devenir enfants de Dieu" (Jn 2,12). Le "si tu peux quelque chose" du père désespéré (Mc 9,22) provoque la réponse : "Tout est possible à celui qui croit". Ni l'homme sans Dieu, ni Dieu sans l'homme : en Christ ils sont sans séparation ni confusion. C'est pourquoi au "sans moi vous ne pouvez rien faire" du Christ johannique (15,5) répond l'affirmation jubilante de Paul : "Je peux tout en Christ qui me rend fort" (Phil 4,13). "Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai" (Jn 14,13). "Si vous avez de la foi gros comme un grain de sénevé, [...] rien ne vous sera impossible" (Mt 17,20).

A la dialectique de l'impuissance et de la violence succède la dialectique de la faiblesse et de la force : en Christ, l'homme retrouve sa vocation de *créateur créé*, tendu vers la manifestation du Royaume déjà secrètement présent. "Ma puissance se déploie dans ta faiblesse" (2 Co 12,9). L'homme qui s'identifie au Crucifié reçoit la force du Ressuscité : "Je me complais dans les outrages, les persécutions, les angoisses endurées pour le Christ. Car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort" (2 Co 12,10). Dans la tradition des *anawîm*, et plus particulièrement d'Amos, de Jérémie, de bien des psaumes, les "doux", les "pauvres", les "humbles" de l'Ancien Testament sont appelés "bienheureux" dans les Béatitudes, parce qu'ils font place en eux à Dieu, parce qu'ils offrent un espace au Saint-Esprit. C'est pourquoi Marie, dans son Cantique de louange, célèbre les "humbles", ceux qui se sont vidés pour Dieu, ouverts à Dieu et qu'il a pu élever alors qu'il précipite de leurs trônes les "puissants", trop lourds et trop pleins, trop riches, en qui il ne peut trouver place.

Le pouvoir christique, pouvoir de la foi et de l'humilité, s'exprime comme service. Le texte décisif, ici, est celui de Luc 22, 25-27 : "Il leur dit : 'Les rois des nations dominant sur elles, et ceux qui exercent le pouvoir sur elles se font appeler Bienfaiteurs. Mais pour vous, il n'en va pas ainsi. Au contraire : que le plus grand parmi vous se comporte comme le plus jeune, et celui qui gouverne comme celui qui sert. Quel est, en effet, le plus grand ? Celui qui est à table, ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Et moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert'".

Le pouvoir "qui sert" devient, au sens étymologique du mot, *autorité* : *auctoritas* vient du verbe *augere* qui signifie faire grandir, faire croître. Tenter de se soumettre à toute vie pour la faire grandir toute.

La victoire du Christ sur la mort transforme au fond de nous l'angoisse en gratitude. Les Pères de l'Eglise, les Pères ascétiques surtout, décèlent deux "passions-mères" qui sont l'avidité et l'orgueil, ces ressorts du pouvoir déchu, et plus profondément encore, "la peur cachée de la mort". Si nous sommes vraiment ressuscités dans le Ressuscité, si la Mort est déjà derrière nous, ensevelie dans les eaux du baptême, alors nous n'avons plus besoin d'esclaves ni d'ennemis pour projeter sur eux notre angoisse et notre désir d'être Dieu : Dieu, nous le sommes humblement en Christ, c'est-à-dire capables d'aimer.

Ainsi nous apparaît toute l'importance de l'injonction évangélique d'"aimer nos ennemis" (Luc 6,27) : "Mais à vous je le dis, vous qui m'écoutez : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous calomnient.

"...Aimez vos ennemis et faites du bien, et prêtez sans rien espérer en retour. Et votre récompense sera grande, vous serez des fils du Très-Haut car lui est bon pour les ingrats et les méchants. Ayez des entrailles de compassion, comme votre Père est un Dieu de miséricorde..."

Il s'agit de briser le cycle infernal de l'agression et de la vengeance qui, à son tour, provoque une nouvelle agression plus violente, et ainsi de suite. Jésus ne s'est pas contenté d'exercer cette méthode, il nous a rendus capables de l'exercer à notre tour par sa croix, sa résurrection et le don de l'Esprit. Par la grâce de la croix en effet, même l'échec, même la mort, peuvent devenir enfantement du Royaume.

### **Exercer le pouvoir de la foi ?**

Aujourd'hui les chrétiens sont partout minoritaires et ne peuvent prétendre régir la société. L'idéal — rarement réalisé dans l'histoire — du "saint prince", du "roi chrétien" qui monopolisait le sacerdoce royal du peuple de Dieu, acceptait l'Eglise comme limite intérieure et inspiration de son pouvoir, enfin et surtout, s'il le fallait, "donnait sa vie pour ses amis", cet idéal appartient à une symbolique révolue. Ou plutôt il doit être intériorisé, assumé par chaque chrétien, dont la vocation est d'être "roi, prêtre et prophète". Je discernerai ici trois chemins de service et d'engagement.

— Un style de vie original dans les communautés eucharistiques. Communiant au Corps "donné" de Jésus, à son Sang "répandu", les chrétiens doivent communier à ses exigences et son exemple prophétiques. Désormais le refus de la domination devient un signe distinctif de leur appartenance au Christ. C'est au cœur du repas eucharistique que Luc place la discussion entre les disciples pour savoir "qui est le plus grand". Car le repas eucharistique, justement, a pour but de susciter chez les disciples une pratique nouvelle opposée à ce jeu d'ambitions. Ce n'est pas la grandeur que Jésus refuse, tout masochisme serait de trop. Mais : "Si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur" (Mt 20,36). La vraie grandeur n'est pas de dominer, mais de servir.

Devenant, à notre époque, en Europe occidentale, à taille humaine, permettant une vraie convivialité, la communauté eucharistique doit témoigner — tenter de témoigner —, dans tous les domaines de cet esprit de service, de ce refus de la domination.

Cela implique un style particulier des relations internes au sein de l'institution ecclésiale. Les pouvoirs conférés à certaines fonctions ministérielles sont autant de re-présentations du pouvoir du Christ, qui est le pouvoir de l'amour. "Paissez le troupeau du Christ qui vous est confié [...] non en faisant les seigneurs à l'égard de ceux qui vous sont échus en partage, mais en devenant des modèles du troupeau" (1 Pi 5, 1-3). Au sein de la communion, se définit ainsi une paternité sacrificielle et libératrice, capable de contraindre sans humilier, mais pour faire grandir en diffusant l'Esprit, en faisant circuler la vie. Un signe pour le monde, un autre modèle : "Pour vous, il n'en va pas ainsi".

Nouée par l'offrande, la communauté eucharistique devrait savoir la vanité de la possession, l'aliénation du désir par l'avoir, par la multiplication des besoins : "Qui nous donnera des communautés où, dans le détachement [se traduisant concrètement dans le refus de la course aux biens et au prestige, dans la simplicité et la frugalité de l'existence], rayonne la joie de la rencontre, rencontre de Dieu et — ce qui en est le signe et le gage — rencontre des frères... Cette joie sera, pour tous ceux qu'abusent les fallacieuses promesses d'une société fondée sur le mode de l'avoir, une question sur eux-mêmes et sur la vérité de leur désir, un appel à une *métanoïa* — une conversion — libératrice" <sup>1</sup>.

Pareil style exige de chacun une ascèse à la fois de détachement et de sympathie. Ce qui suppose la présence, non en marge mais au cœur même de l'Eglise, de renonçants, de moines, qui, par leur pauvreté et leur humilité volontaires, laissent passer la force bonne de la grâce et donnent aux fidèles ces pères ou ces mères spirituels qui témoignent de la paternité maternelle de Dieu et transmettent le Souffle. Les renonçants chrétiens anticipent le "monde à l'envers" des Béatitudes.

Il importe que toute communauté chrétienne, une paroisse, un mouvement, un monastère, soient des lieux de partage discret mais efficace au profit des plus abandonnés, croyants ou incroyants peu importe, dans le cadre du village, du quartier, de la relation établie avec tel secteur particulièrement éprouvé des pays de l'Est ou du Tiers-Monde. En Russie, aujourd'hui, les initiatives sont nombreuses dans ce domaine. C'est sans doute plus difficile pour nos petites communautés de la *diaspora*, la mesure n'est pas la même, la collaboration œcuménique souvent nécessaire. Quoi qu'il en soit, nous avons à inventer, à ouvrir les yeux sur une

misère grandissante, à offrir, même petitement. Il nous faut, et déjà certains le font, retrouver ce lien du "sacrement de l'autel" et du "sacrement du frère" dont parlait saint Jean Chrysostome. Il ne s'agit pas de remplacer le sacramentel par le social, ce qui conduit à faire du christianisme une variété sentimentale de l'humanitarisme, mais de montrer le caractère sacramentel du social, de la diaconie, et de fonder dans la communion ecclésiale cet instinct de solidarité si fort chez beaucoup de nos contemporains, surtout parmi les jeunes...

— Situer, limiter, inspirer le politique. Situer le politique, c'est reconnaître à la fois sa nécessité et sa relativité. La logique totalitaire identifiait le pouvoir et l'absolu, le pouvoir et un savoir qui nie toute autonomie du politique. La logique libérale entraîne, *de facto*, sa quasi identification à l'argent. D'où les innombrables "affaires" qui assaillent nos sociétés et disqualifient les responsables politiques. Au lieu de reprendre le mythe de la politique comme aliénation, du pouvoir comme fatalement oppressif, nous avons à repenser le politique, à fonder à nouveau le pouvoir politique dans sa véritable visée : garantir les libertés et faire obstacle à la violence qui détruit. Vladimir Soloviev affirmait que le rôle du pouvoir n'est pas de transformer la société en paradis, mais d'éviter qu'elle ne devienne un enfer. Je voudrais citer ici deux penseurs français contemporains, tous deux chrétiens, le premier François Perroux, économiste, le second Claude Bruaire, philosophe. François Perroux, dans *Pouvoir et économie*, écrivait : "La politique commence au point où la violence cesse". L'Etat doit préserver, dans des conditions historiques données, la vie et la liberté de tout être humain. Et de préconiser un pouvoir politique "à distance des intérêts, capable de les orienter et/ou de les arbitrer". A cet arbitre sont confiés les objectifs et les moyens qu'on ne peut mettre simplement en compte, "ce qui, par conséquent, ne peut avoir de marché. C'est lui qui, dans sa sphère, protège les hommes de l'envahissement du marché, les met dans des conditions favorables pour résister à la 'mercantilisation' de l'être humain" <sup>2</sup> .

Claude Bruaire, dans *La raison politique*, définissait le rôle du politique par la conjuration de la violence, dans la mesure où il donne droit et force à la justice et à la liberté. "Vouloir abolir toute forme de pouvoir politique, c'est mépriser la liberté pour installer la violence, assurer son règne". Le politique ne se définit donc pas par ce qu'il est, mais par ce qu'il relie, protège. Il n'appartient pas au pouvoir politique de dire un savoir absolu, de créer une religion ou des syndicats, mais de permettre la liberté de l'esprit, la pratique religieuse et l'exercice des droits syndicaux. Il n'appartient pas au suffrage universel d'écraser la minorité. Toute minorité doit être préservée par le pouvoir, toute opposition légale non seulement légitimée mais favorisée pour permettre la critique et le dialogue. Ainsi se précise l'idéal, toujours à défendre, toujours à réinventer, de l'*Etat de droit* où, disait Bruaire, "la loi permet, et elle seule, au pouvoir d'être simultanément intérieur et extérieur à la société" <sup>3</sup> qu'il arbitre, et sans le libre consensus de laquelle il ne serait rien.

Situer le pouvoir, c'est donc simultanément le limiter et l'inspirer. Sa limite "extérieure" (à propos de laquelle on peut parler de "contre-pouvoirs") ne peut être qu'une société civile vigoureuse, où se multiplient communautés et associations autonomes, où la famille est encouragée et préservée. Sa limite "intérieure" serait alors l'existence d'une éthique témoinnée par une, ou plusieurs, élites de rayonnement, sans pouvoir matériel mais fortes d'une réelle "autorité". Dans l'écroulement des idéologies et des mythes, quelques thèmes fondamentaux semblent s'affirmer : celui de la personne irréductible, clé de voûte inobjectivable, non-conceptualisable, d'une multitude d'approches, toutes nécessaires ; celle de l'*homo œconomicus* par exemple, mais aussi de l'*homo ludens* et de l'*homo adorans*. Thème

aussi, avec la disparition de la civilisation paysanne, d'une sympathie désormais consciente, volontaire, à l'égard de la nature. Respect inconditionnel de la personne et des complexes relations entre les personnes que sont les langues, les nations, les cultures ; nouveau pacte nuptial avec la terre ; enfantement d'une humanité européenne et d'une humanité planétaire, non dans l'effacement mais dans la sauvegarde de leur diversité ; telles sont désormais nos valeurs et nos tâches.

Ici se place, on l'a compris, le rôle indispensable du chrétien comme "veilleur" — le pouvoir de la foi apparaissant alors comme contre-pouvoir —, mais aussi comme inspirateur, le pouvoir de la foi apparaissant alors comme prophétie. L'Eglise, ou tel "conseil d'Eglises", cela dépend des temps et des lieux, est appelée à devenir, à ses risques, avec humilité et fermeté, la conscience de la société. Conscience qui propose sans imposer, au risque de la marginalisation apparente, voire d'une persécution couverte ou découverte. Seule la conscience chrétienne peut susciter, raviver sans cesse une *tension* vivifiante entre les pesanteurs de la matière sociale et la vision évangélique du pouvoir comme service. Le potier doit avoir les mains couvertes d'argile, il doit connaître les règles et les pratiques qui permettent de bien pétrir, mais il ne fera rien de valable sans une inspiration supérieure.

C'est pourquoi la recherche actuelle d'une éthique capable de limiter et d'orienter le politique exige plus que jamais le témoignage et la force de notre foi. Certes on peut, comme l'écrivait André Glucksmann dans *Cynisme et passion* <sup>4</sup>, en appeler au jeu du cynisme et de la passion. La passion occidentale, pour lui, serait d'échapper au cynisme sans oublier ce qu'il dit, sa visée morale de fuir le mal dont on se sait capable depuis l'*Orestie* (j'ajouterai, avec René Girard, depuis que la Bible a osé appeler meurtre la mise à mort d'Abel...). Mais pourquoi ? Pourquoi en définitive préférer la morale de Kant à la contre-morale du "divin marquis" de Sade, comment ébranler le nihilisme et la dérision qui règnent dans nos sociétés ? Seule sans doute la grâce, reconnue ou simplement pressentie, permet la libre et gratuite ouverture à l'autre, au différent de moi et l'intuition du mystère des choses devenues soudain des présences. Inspiration spirituelle, ou quasi-poétique, qui convainc chacun d'entrer sur les voies de la transfiguration et de la communion. La grâce ne commande pas, n'organise pas, mais inspire. Il ne s'agit pas d'une technique de la non-violence, qui peut être moralement agressive et pharisaïque, il s'agit de rendre agissante une force bonne venue d'ailleurs. Pour Gandhi par exemple, cet hindou bouleversé par l'Evangile, le jeûne n'était pas, ou guère, un moyen de pression (ce qu'il est devenu aujourd'hui), c'était une attitude de prière, un temps de silence de l'âme et du corps, pour permettre à Dieu d'agir dans l'histoire. C'est pourquoi est si importante la présence de petites communautés monastiques orthodoxes en Europe occidentale.

— L'évangélisation de la culture. Le pouvoir, l'humble pouvoir de la foi, à travers des millions d'âmes, nourrit l'histoire d'éternité, croise sans cesse l'histoire d'Hérode et de Pilate par la contre-histoire des Béatitudes, la "bestialo-humanité" par la "divino-humanité". La patience, la souffrance assumée dans la certitude que "ce monde" n'est pas le monde de Dieu, l'amour visiblement ou invisiblement créateur qui fait jaillir dans les ténèbres des étincelles du Huitième Jour, le jour du Royaume, les petits gestes de bonté désintéressée de tant de justes inconnus, refont inlassablement le tissu de l'existence déchiré par les forces du néant. La véritable histoire se joue à la limite du visible et de l'invisible. Nous ne la connaissons que très partiellement. Les anges de lumière et le "prince de ce monde" y interviennent, la prière d'un enfant inconnu l'infléchit. Ou le dévouement apparemment dérisoire de cette Matriona dont parlait Soljénitsyne, en rappelant

qu'elle était de ces justes sans lesquels rien ne tiendrait, ni leur village, ni la terre entière.

Le contemplatif enfoui dans le silence et toute attitude de prière, d'ouverture au mystère, provoquent dans l'histoire des irruptions d'éternité et permettent ces créations de vie et de beauté qui, à leur tour, éveilleront les cœurs. "Le sol de l'histoire est volcanique", disait Berdiaev. Les laves surgissent périodiquement et font naître dans la culture ces images, ces symboles, ces *themata* secrets où des millions d'âmes puiseront ce que Tillich nommait "le courage d'être". François d'Assise a permis Cimabue et une première Renaissance où l'humain s'affirmait sans se séparer du divin ; Serge de Radonège a permis Roublev — et nous n'avons pas fini de contempler l'icône de la Trinité —, je dirai donc : a permis Roublev et Tarkovsky.

Aujourd'hui la puissance de l'homme semble s'objectiver hors de lui, voire contre lui : dans des connaissances scientifiques et des créations techniques qui tendent à se développer par leur propre dynamisme, de sorte que l'homme ne gouverne plus sa puissance mais que sa puissance semble le gouverner ; alors menace ce que Michel Henry appelle la "Barbarie".

Le pouvoir de la foi suscitera un nouveau type d'homme capable de maîtriser ces forces, capable d'exercer la puissance sur sa propre puissance. Il y faut la force nue de l'esprit animé par l'Esprit, il faut, dans le sillage de la foi et de la contemplation, créer un véritable style d'humble et forte souveraineté. Une nouvelle sainteté, de rupture ascétique et de transfiguration cosmique, permettra par l'exemple et aussi par une mystérieuse transfusion un changement progressif des mentalités, et la possibilité d'une culture qui servirait de relais entre l'Évangile et la société, entre l'Évangile et le politique.

Il ne s'agit pas, en définitive, de nier la violence, mais de la canaliser et de la transfigurer, comme fit l'Église du haut Moyen-Age en transformant le guerrier sauvage en chevalier, le chef cruel et despotique en "saint prince". S'imposent ici l'ascèse et l'aventure, "le combat intérieur, plus dur que la bataille d'hommes", le goût de servir et de créer, l'exigence d'illuminer la vie par cette beauté "qui produit toute communion", comme le disait Denys l'Aréopagite.

Et si le pouvoir de la mort, malgré tout, semble à certains moments, en certains lieux, bétonner l'histoire, la réduire à une sorte de zoologie, il reste à la garder ouverte par le martyr, qui constitue la première et fondamentale expérience mystique du christianisme. Dans le martyr, le pouvoir qui veut se faire idolâtrer est accepté dans sa légitimité, refusé dans sa prétention totalitaire ; il permet ainsi, malgré lui, un témoignage paradoxal de mort-résurrection qui faisait dire aux anciens Romains que les chrétiens sont "ceux qui n'ont pas peur de la mort".

Il est bien des formes de "martyr", banales, sournoises, quotidiennes. L'essentiel, c'est d'être un baptisé qui a derrière lui la Mort (avec une majuscule), derrière lui et non plus devant lui, non plus en lui, et qui donc ne la donne plus, ne la transmet plus, mais donne et transmet la Vie (elle aussi avec une majuscule). Un vivant qui vivifie, même et surtout quand il est écrasé par la croix, même et surtout quand il ne comprend plus mais se réfugie au pied de la croix. Un vivant qui vivifie : tel est peut-être le pouvoir de la foi.

## Notes

<sup>1</sup> Costi Bendaly, *Le témoignage de la communauté eucharistique*, dans *SOP* n°101, octobre 1985, p. 15 ; *Contacts*, 1er trim. 1987, p. 35.

<sup>2</sup> *Pouvoir et économie*, 2e édition, Paris, 1983, p. 128.

<sup>3</sup> *La raison politique*, Paris, 1972, 1ère partie, chap. 1 et 2.

<sup>4</sup> Paris, 1981.

---

Directeur de la publication : Michel EVDOKIMOV		Abonnement annuel	
Rédaction : Jean TCHEKAN, Irène BARBUT, Pierre PONCET		SOP mensuel	SOP + Suppléments
Réalisation : Serge TCHEKAN	France	200 F	400 F
Olga VICTOROFF	Autres pays	225 F	500 F
Commission paritaire : 56 935		c.c.p. : 21 016 76 L Paris	
ISSN 0338-2478	Tiré par nos soins	Tarifs PAR AVION sur demande	

---